

1768

Traduction de la premiere nuit de Young, précédée de quelques reflexions sur le caractere & les poésies de cet auteur

Claude de Thyard, comte de Bissi

Follow this and additional works at: http://scholarworks.umass.edu/french_translators

Bissi, Claude de Thyard, comte de, "Traduction de la premiere nuit de Young, précédée de quelques reflexions sur le caractere & les poésies de cet auteur" (1768). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. Paper 9.
http://scholarworks.umass.edu/french_translators/9

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature Program at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

Claude de Thyard, comte de Bissi, trad. "Traduction de la premiere nuit de Young, précédée de quelques reflexions sur le caractere & les poésies de cet auteur; par M. le Comte de Bissi, de l'académie Françoise." In *Variétés littéraires* [ed Arnauld and Suard], tome second. M. DCC. LXVIII. Avec approbation & privilege du Roi.

BNF Z-28913

[Note: this is a reprint; orig. pub in *Journal étranger*, 1762; Bissi also published 2nd Nuit in *Gazette littéraire*, 1764. –Cf. Van Tieghem, *Préromantisme* 2:65-66]

pp. 38-44 "Réflexions sur les poésies d'Young"; followed by pp. 44-62 "Premiere complainte de M. Young"

//38// Le grand succès qu'ont eu en Angleterre les pensées nocturnes d'Young, les deux traductions qu'on en a faites en Allemagne, m'avoient déjà donné du mérite de cet auteur l'opinion la plus avantageuse: j'ai voulu en juger par moi-même: j'ai lu son ouvrage, & frappé des beautés que j'y ai apperçues, j'ai osé entreprendre d'en faire passer un partie dans notre langue.

En traduisant la premiere des nuits d'Young, mon objet a été uniquement d'engager ceux qui possèdent la langue Angloise mieux que moi, à les traduire toutes; car j'avoue que cette entreprise est au-dessus de mes forces. Ce n'est pas le tems qui m'arrête, je crains seulement de le mal employer: mais si jamais une main plus habile //39// que la mienne l'exécute, j'ose répondre du succès. Bien des personnes ennuyées de ne connoître les auteurs Anglois que par l'excessive liberté de leurs opinions, verront avec plaisir comment ils s'expriment sur la mort, comment ils traitent les grands objets de la foi. On s'imagine communément qu'il y a moins de religion en Angleterre qu'en France: on se trompe; c'est aux Anglois que nous devons les meilleurs ouvrages qui ayent été faits en faveur de la religion, & celui de M. Young est un de ceux que les Anglois eux-mêmes estiment le plus. Les sujets qu'ils traitent ne sont pas neufs, mais ils sont bien intéressans: d'ailleurs je ne vois pas pourquoi on cesseroit d'écrire sur la mort & sur les malheurs attachés à l'humanité. Pourroit-on jamais épuiser un sujet qui malheureusement est si fécond, & se présente sous tant de formes diverses?

Le genre de M. Young, si commun en Angleterre, est presque inconnu en France. Nous n'avons points de ces ouvrages remplis d'idées grandes, mais sombres, tristes & cependant délicieuses; de ces ouvrages qui laissent après //40// eux une impression de mélancolie, qui nous précipite dans les profondeurs de la méditation. Ce n'est ni au goût ni aux moeurs de notre nation, mais uniquement au procédé de nos écrivains qu'il faut s'en prendre. L'ame de nos auteurs est, pour ainsi dire, toute au dehors; plus dissipés, moins solitaires que les auteurs Anglois, ils habitent trop avec les hommes; & comme ils ne les voyent le plus souvent que dans le grand monde, où les idées riantes ont seules le droit de plaire, ils accommodent leurs ouvrages au goût qu'ils ont cru remarquer dans le plus grand nombre des lecteurs. Mais que ne les suit-on, ces lecteurs, au font de leur cabinet; on verroit que les ouvrages mélancoliques sont ceux qui plaisent & attachent le plus!

Le genre triste est d'ailleurs le seul qui convienne aux grands objets, & les grands objets sont les seuls qui conviennent aux hommes. On ne peut parler gaiement du tems, de l'espace, de l'éternité, de l'immensité, de Dieu. Toutes ces grandes idées ne peuvent se

rendre qu'avec des couleurs un peu sombres: le son même des mots qui //41// les rappelle excite en nous une sorte de terreur & de frémissement involontaire, avant que la réflexion nous ait appris à trembler & à nous soumettre.

Il en est de même des tableaux que M. Young trace du malheur, des foiblesses, de la misere & des contradictions de la nature humaine. Cest objets sont grands en eux-mêmes & bien intéressans, par le rapport qu'ils ont avec nous. Quelque sombres qu'ils soient, ils plaisent également aux gens tristes & aux personnes gaies, aux heureux & aux infortunés. Le tableau de la misere humaine fait mieux sentir à ceux qui sont heureux le bonheur dont ils jouissent. Il console en même tems les autres, en leur montrant que les hommes sont égaux dans l'excès du malheur de leur condition naturelle, & que ces mêmes personnes, dont ils envioient tout-à-l'heure la situation, sont réellement si misérables, qu'elles doivent plutôt exciter leur attendrissement & leur pitié, que leur haine & leur jalousie.

Tel est à peu près l'effet que produisent les réflexions sur la condition //42// des hommes, & tel est en partie le but que s'est proposé M. Young, excepté qu'il voudroit un peu troubler le bonheur des gens heureux; & il en convient lui-même, lorsqu'en parlant de la mort de son ami Philandre, il dit au commencement de la seconde de ses nuits:

“Pourrai-je chanter ces objets d'une façon qui puisse plaire à ton esprit, & cependant troubler un peu ton coeur? O qu'alors je serai content de moi-même! Mes pinceaux traceront sur le nuage noir qui m'environne, un arc-en-ciel un peu pâle, & cette vue me fera passer du chagrin à la joie.”

Il seroit à souhaiter qu'on permît aux traducteurs des poèmes de M. Young tous les écarts qu'il s'est permis lui-même. Les expressions les moins usitées, les transitions les plus brusques, les images les plus hardies, se trouvent à chaque page de son livre. Mais notre langue ne souffre pas de pareilles licences: cependant comment exprimer des idées sublimes, lorsque le style sera dans les fers? Mais c'est aux écrivains seuls qui ont eu ces //43// hautes idées, à se permettre les expressions & les tournures que ces idées exigent; & je craindrois que les traducteurs de l'ouvrage de M. Young, en volant s'élever avec lui, ne tombassent dans des obscurités impardonnables, n'employassent des images & des expressions gigantesques. M. Young considéroit peu les humains au moment où il a écrit. Ce qu'il aimoit n'étoit plus; *la terre désenchantée*, comme il le dit lui-même, *n'étoit plus pour lui qu'une vaste solitude*; il venoit de perdre tout ce qui l'attachoit au monde.

Il avoit épousé une soeur du Comte de Lichtfield [sic], & en avoit une file, qu'il avoit mariée au fils de Mylord Palmerston, qu'il désigne sous le nom de Philandre. En trois mois il perd sa femme, sa fille & son gendre. C'est dans ces momens de douleur que notre auteur prend la plume. Tout le monde a éprouvé des malheurs: qu'on se représente donc jusqu'à quel point une telle suite d'infortunes peut agir sur un coeur tendre & sur une imagination vive, & l'on ne sera pas surpris s'il y a peu d'ordre dans ses pensées: elles sont inspirées par la douleur; la //44// douleur connoît-elle la méthode?

Le docteur Young est intimement persuadé de l'immortalité de l'ame: il a puisé beaucoup d'idées & d'images dans les livres saints, & particulièrement dans Job & dans Jérémie, qui étoient les hommes dont la situation convenoit le plus à la sienne. J'oserois dire de ce poète qu'il est en profondeur, ce qu'Homere & Pindare sont en élévation. Il me seroit difficile de rendre compte de l'effet que fit sur moi la premiere lecture de son ouvrage. Telle seroit à peu près l'impression que j'éprouverois au fond d'un désert

pendant une nuit orageuse & sombre dont les éclairs perceroient de tems en tems l'obscurité.

COMPLAINTEs ou pensées nocturnes sur la vie, la mort & l'immortalité.

Sunt lacrymae rerum & mentem mortalia tangunt.
Virgil.

Sommeil! doux restaurateur de la nature épuisée, semblable aux hommes corrompus, tu visites ceux que la fortune //45// caresse; tu fuis les malheureux: ton aîle légère s'éloigne de l'infortune, & ne s'abat que sur des paupières qui ne sont jamais trempées de larmes. Après un repos court & interrompu je m'éveille. Heureux ceux qui ne s'éveillent plus!... si toute-fois les songes ne troublent point encore les tombeaux. Je m'éveille, agité de rêves tumultueux & insensés. Le sommeil avoit plongé mes sens dans l'erreur d'une infortune imaginaire; le réveil n'est pour moi qu'un changement de maux. Le jour ne suffit point à mes peines, & la nuit la plus sombre ne peut me dérober à l'horreur de mon sort.

Of interest : The text that immediately follows in this number of *Variétés littéraires* is [Diderot's] "Eloge de *Richardson*, auteur des romans de *Pamela*, de *Clarisse* & de *Grandisson*" –Here is the editor's intro:

//63// Il nous est tombé entre les mains un exemplaire anglois de *Clarisse*, accompagné de réflexions manuscrites, dont l'auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'un homme de beaucoup d'esprit, mais dont un homme qui n'auroit que beaucoup d'esprit, ne seroit jamais l'auteur. Ces réflexions portent sur-tout le caractere d'une imagination forte & d'un coeur très-sensible; elles n'ont pu naître que dans ces momens d'enthousiasme où une ame tendre & profondément, [sic punctuation] affectée cede au besoin pressant d'épancher au-dehors les sentimens dont elle est, pour ainsi dire, oppressée. Une telle situation sans doute n'admet point les procédés froids & austeres de la méthode: aussi l'auteur laisse-t-il errer sa plume au gré de son imagination. "J'ai tracé ces lignes, dit-il lui-même, sans liaison, sans dessein & sans ordre, à mesure qu'elles m'étoient inspirées dans le tumulte de mon coeur." //64// Mais à-travers le désordre & la négligence aimable d'un pinceau qui s'abandonne, on reconnoît aisément la main sûre & sçavante d'un grand peintre. La flamme du génie brilloit sur son front, lorsqu'il a peint "l'envie cruelle poursuivant l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe, là disparoître & céder sa place à la justice des siecles."

Mais nous ne devons ni prévenir, ni suspendre plus long-tems l'impatience de nos lecteurs. C'est le Panégyriste de *Richardson* qui va parler.

[text of *Eloge* pp. 64-96]

[Note: *Eloge* orig. pub. in *Journal étranger*, Jan. 1762. Diderot's first piece of literary criticism. DPV 13:181] DPV bases its text on *Journ. ét.* and notes a few minor variants in the *Variétés litt.* version. Diderot criticizes Prévost's translation both indirectly and directly; "Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction française et qui croyez le connaître, vous vous trompez." (DPV 13:199)